DEUXIEME ANNÉE
N° 18
1ER MAI 1947



TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FR.

P.C.

Un imposant cortège parcourt la ville en liesse... (voir p. 3)

TINTIN *vous parle*

BONJOUR les amis !

Peut-être avez-vous entendu parler d'un certain Henrik Karhunen ! Ce digne citoyen suédois rêva, voici plus de quarante ans, qu'il découvrait de l'or dans la vallée de la rivière Torne, près de la frontière finlandaise.

Estimant qu'il venait de trouver là le but de sa vie, il partit aussitôt pour cette région.

Et les années passèrent.

Ce n'est que le mois dernier, à l'âge de quatre-vingts ans, que Karhunen finit par découvrir un filon aurifère.

— Me voilà parfaitement heureux, a-t-il déclaré.



On peut, me semble-t-il, tirer deux leçons de cette histoire.

La première est que Karhunen a eu tort de gâcher quarante années de sa vie dans la recherche d'un peu de métal jaune.

Il avait mille et une manières d'employer son temps plus utilement et plus noblement qu'il ne l'a fait.



La seconde, c'est qu'il a donné au monde une solide leçon de persévérance. Et le monde en avait bien besoin, car la constance est hélas une qualité qui se perd tous les jours un peu plus.

Pourtant, c'est par leur fidélité à la ligne de conduite qu'ils se sont tracée, par l'opiniâtreté qu'ils mettent à réaliser leur idéal, que se distinguent les hommes vraiment dignes de ce nom. Qu'en pensez-vous, les amis ?

Bonne poignée de mains.





MON COURRIER

JACKY LENSSEN, Bruxelles. — Merci pour tes charades, elles sont fort drôles. L'expression « Faire le Jacques », qui s'applique aux personnes vaniteuses, est d'origine populaire et régionale. Il est difficile d'en retrouver la source. Son pendant flamand est : « De groote Jan uithangen »... Cordialement à toi.

JACKY GUERMANT, Hamoir. — J'ai bien reçu ta petite carte. A la suite de ta question, je me livre à de longues et minutieuses recherches. Je te ferai part prochainement des résultats de mon enquête. Amitiés.

FRANCINE HUTZMACKERS, Seraing. — Tu as pu voir que, depuis le numéro 17, nous réservons un emplacement aux meilleurs histoires qui nous sont envoyées par nos lecteurs. Fais nous parvenir les tiennes ! Cordiale poignée de main.

ROBERT GIRON, Bruxelles. — Bien reçu ta lettre enthousiaste; je t'en remercie. Ton code secret est parfait, encore qu'un peu simple. Dès que « Tintin » aura fondé son club de « football » nous ferons appel à toi. Bonne poignée de main.

WILLY PEULDERS, Bruxelles. — Voici la liste des pays où « Tintin » est lu : France, Hollande, Grand Duché de Luxembourg, Allemagne, Angleterre, Congo Belge, Suisse, Canada, Etats-Unis d'Amérique, Danemark, Norvège, Suède, Finlande, Mexique, Maroc, Espagne, Portugal, Italie, Tchécoslovaquie, Hongrie, Irlande et Brésil. Cordiale poignée de main.

JEAN DECAMPS Ixelles. — Oui, « Le Secret de l'Espadon » sera édité en album. Il est possible, également, que nous assurions l'édition de la « Guerre des Mondes » avec les illustrations de E.-P. Jacobs. Ce dessinateur que tu admires — à juste titre d'ailleurs — est un monsieur encore jeune et des plus sympathiques; son sourire est légendaire. Il habite Bruxelles. Bien à toi !

TINTIN... TE PLAIT ? EH BIEN, PARLES-EN AUX AMIS QUI NE LE CONNAISSENT PAS ENCORE

PAUL DEROOVER, Malines. — Le plus grand canal du monde est le canal de la Mer Blanche à la Baltique. Il est long de près de 200 miles. Immédiatement après lui, viennent : le canal de Suez (construit en 1867) qui sépare l'Afrique de l'Asie, et dont la longueur atteint 90 miles; le canal de Kiel, long de 61 miles, qui joint la Baltique à la Mer du Nord, et le canal de Panama, long de 50 miles qui sépare l'Amérique du Nord de l'Amérique du Sud. Cordialement.

MICHEL PETIT, Charleroi. — La plupart des romans de Curwood et de Jack London ont été traduits en français, par Louis Postif. Tu pourras, je crois, te les procurer aisément. Bien à toi.



NOTRE PETIT COIN...

NOUS vous rappelons que nous publierons chaque semaine, à cette place, la meilleure anecdote envoyée par nos lecteurs.

Voici l'épreuve n° 2 du concours permanent de la légende la plus drôle.



LA BONNE HISTOIRE DE LA SEMAINE

BEAUTES DE L'ETIQUETTE

LE roi de France, Louis XVIII avait beaucoup de goût pour la chimie.

Il demanda un jour à l'un des savants de l'Académie de se livrer à une expérience devant lui. Le chimiste s'exécuta bien volontiers. Lorsqu'il eut terminé tous ses préparatifs, il annonça solennellement :

— Sire, ces deux corps vont avoir l'honneur de se combiner devant Votre Majesté!...



TINTIN

Administration, Rédaction et Publicité : Bruxelles, 55, rue du Lombard.
Editeur-Directeur : Raymond LEBLANC
Rédacteur en Chef : André-D. FERNEZ
Imprim. : Etablissements VAN CORTENBERGH 12, rue de l'Empereur, Bruxelles

Les manuscrits et les dessins non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS

	3 mois	6 mois	1 an
Belgique :	47 Frs B.	90 Frs B.	175 Frs B.
France :	142 Frs F.	275 Frs F.	530 Frs F.
Congo B. :	65 Frs B.	125 Frs B.	240 Frs B.

ALBUMS : « Le Lotus Bleu », « Tintin au Congo », « Tintin en Amérique », « L'Oreille Cassée » 60 Frs belges.

Tous les paiements s'effectuent, pour la *Belgique*, au C. C. P. 190.916 — « Les Editions du Lombard », rue du Lombard, 55, Bruxelles. *Pour la France :* à Tintin-Paris - Boite Post. 14. *Pour le Congo:* à Tintin-Congo - Boite Post. 449.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER







Aux approches de sa demeure, une vive émotion étreint le coeur de la petite princesse.

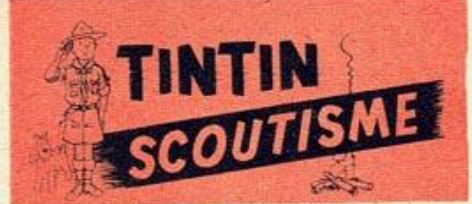






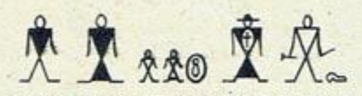






Mon cher Caméléon,

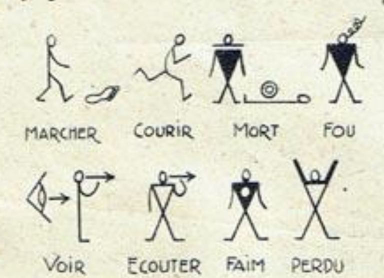
Tu as sans doute déjà lu que les Indiens d'Amérique, malgré les différences de langages existant de tribu à tribu, parviennent à s'écrire de longues lettres sans avoir recours à un traducteur. Leur système est fort simple: ils emploient un langage imagé, assez rudimentaire, que toi-même, sans même avoir une goutte de sang « apache » ou « comanche » dans les veines, pourrais déchiffrer aisément. Juges-en.



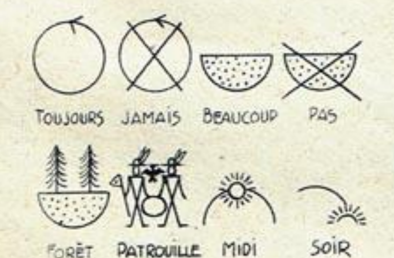


Tu peux, de cette manière, figurer tous les êtres concrets (personnes, animaux, objets, etc.)

Pour exprimer les actions (marcher, courir, dormir, etc.) et les états (folie, mort, etc.), voici à peu près comment on s'y prend :



La partie la plus difficile de ce langage consiste évidemment à traduire les notions abstraites (toujours, jamais, etc.) mais les Indiens sont aisément venus à bout de la difficulté.



La semaine prochaine, je te dirai encore quelques mots sur ce sujet et je t'enverrai un message pictographique.

Bien à toi.

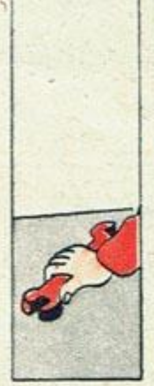
BISON SERVIABLE.























Passons maintenant à la commande de notre appareil photographique. La seule modification apportée au « box » consiste en un petit trou percé à l'extrémité du levier de déclanchement. Il faut ensuite construire, en bois léger, une sorte de petit cadre, conforme au dessin ci-contre, facile à enlever et à fixer solidement sur l'appareil, par dessus le sac.

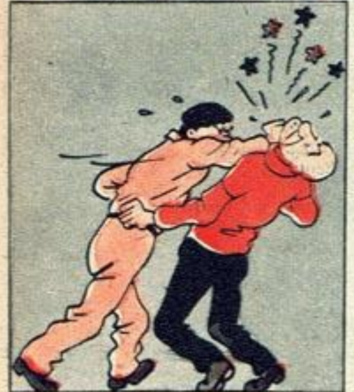
Vous voyez, par mon croquis, que le levier de déclenchement est « sollicité » dans le sens voulu pour déclancher l'obturateur, à l'aide d'un petit ressort à boudin ou d'un élastique; de l'autre côté, il est au contraire, maintenu par un fil fin et fragile. Le tout étant parfaitement disposé avant l'accrochage, vous comprenez aisément que si, au moment voulu, le fil vient à être rompu, le ressort doit faire fonctionner l'appareil et prendre un instantané. Mais comment le fil se rompra-t-il ? Voici :

Les vieux lacets de souliers, très usagés, ont une propriété intéressante : celle de brûler lentement comme de l'amadou; c'est cette propriété que nous allons utiliser. Il est facile, en prenant un lacet déterminé, de compter combien de temps il faut, en plein vent, pour qu'un centimètre se consume.

Coupons donc un morceau de notre mèche improvisée, correspondant à 3 minutes environ, et fixons-le au fil de retenue. Au moment de laisser monter l'appareil avec le câble du cerf-volant, il suffit d'allumer le bout du lacet...

... DU MYSTÈRE

... Jo, Zette et Jocko













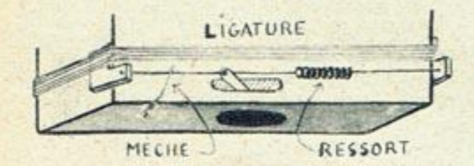


(A suivre.)

Comprenez-vous maintenant, le fonctionnement ? Trois minutes plus tard l'appareil à photographie aérienne étant braqué sur son objectif, la mèche achève de se consumer et rompt le fil de retenue. La photo est prise.

Qu'en pensez-vous, mes amis ? Est-ce ingénieux ? Et intéressant ?

Ceux qui m'enverront les premières photos ainsi réalisées recevront les félicitations personnelles de leur dévoué Tryphon Tournesol.



A. HEDEEBAUT, Renaix. — Les photos imprimées dans les journaux ou les livres sont reproduites à l'aide de clichés en cuivre, que l'on peut faire exécuter chez tous les bons clicheurs, mais qui coûtent assez cher. Le seul procédé pratique pour l'amateur est la reprodution photographique ordinaire.

François DEKEYSER, Braine-le-Comte. — Faute d'une bouée spéciale, tu peux utiliser une chambre à air de trottinette à pneus « ballons ». C'est très bien pour jouer, mais ne t'imagine pas que tu vas apprendre à nager avec cela !

Eddy LINOTTE, Bombaye. — Un cinéma est pratiquement irréalisable par un jeune amateur. Je parlerai pourtant de cette question un peu plus tard.

Albert ADAM, Meix. — Dans quelque temps j'aborderai le problème de la lanterne magique.

Ch. VAN RANSBEEK, Saint-Gilles. — Qu'as-tu voulu écrire: rabot, ou robot???

T. Tournesol



L'EQUIPE belge de basket-ball (balle au panier) a été battre, à Paris même, la redoutable équipe de France qui fait figure de favorite pour les prochains championnats d'Europe.

Les spectateurs parisiens ont été très gentils. Ils ont applaudi sans retenue ceux qui venaient de terrasser leurs compatriotes.

— Bravo ! a crié le public, bravo les petits Belges !...

De stupeur, le meilleur de nos représentants, le subtil Kets, a failli avaler le ballon qu'il tenait à la main. Il y avait de quoi, dites-donc ! Savez-vous quelle était la taille moyenne des équipiers belges ? Un mètre quatre-vingt-deux.

Pour qu'on ne les appelle plus « petits Belges », Kets et ses amis ont décidé de livrer leur prochain match à Paris, juchés sur des échasses, comme des pâtres landais.

★

Mon ami Tintin vient de recevoir d'une gentille lectrice de Spy (province de Namur), une lettre qui dit notamment : « J'ai lu ton Lotus Bleu; je l'aime beaucoup parce que c'est effrayant et mes frères se battent tout le temps depuis... »

A quand une médaille de l'éducation physique pour Tintin ? Etant donné l'essor qu'il donne, parmi la jeunesse, aux sports de la boxe, de la lutte et du jiu-jitsu...

★

Les joueurs de football portugais qui sont venus affronter le « onze » de France, ont offert à chacun des équipiers français, deux livres de café.

Si les Portugais passent un jour en Belgique, ils devront trouver quelque chose d'autre, car le café n'est pas rare chez nous. Mais nos Daenen, Puttaert et consorts, leur seraient reconnaissants s'ils voulaient bien leur apporter quelque denrée précieuse. Deux livres d'anthracite, par exemple...

★

Connaissez-vous, chers amis, la petite aventure qui survint, il y a une vingtaine d'années à nos sympathiques camarades MM. Dupont et Dupond ? Non ? Eh bien ! il faut que je vous la raconte.

A l'époque, les deux détectives au chapeau melon étaient fort entichés de football. Pour servir la cause du sport, ils décidèrent de poser leur candidature aux fonctions d'arbitre. C'est un rôle des plus délicats — les arbitres sont parfois bousculés par la foule partisane — mais on sait que Dupont et Dupond n'ont pas froid aux yeux et que les horions ne leur ont jamais fait peur. Ils se présentèrent donc devant leurs examinateurs.

— Jouissez-vous de toutes vos facultés mentales ? leur demanda brusquement un membre du jury.

— Euh !... Bien sûr, répondit Dupont.

— Je dirai même plus, ajouta Dupond. Bien sûr !

— Alors, poursuivit leur interlocuteur, pourquoi voulez-vous devenir arbitres ?

E. T.





CET homme s'appelait Ben Brace (¹). J'ignore si c'était son véritable nom, ou s'il l'avait pris en mer; toujours est-il que je ne lui en ai jamais connu d'autre, et que c'était sous le nom de Ben Brace qu'il était porté sur le livre de bord. Du reste, il n'est pas rare de voir des matelots s'appeler Tom Bowline (²), Bill Buntline (³), etc., noms de famille que leur ont transmis une longue série d'aïeux, simples matelots comme ils le sont eux-mêmes.

Mon protecteur s'appelait donc Ben Brace, et, bien qu'un autre ait rendu ce nom fameux, je le lui conserve par amour pour la stricte vérité. Ce n'est certainement pas mon mérite qui m'attira la protection de Ben; ce ne fut pas davantage l'effet d'une tendre sympathie : son cœur avait depuis longtemps perdu cette sensibilité qui s'émousse au contact des misères affreuses que l'on rencontre; il avait d'ailleurs supporté lui-même d'odieux traitements, dont l'injustice l'avait endurci à l'égard des autres; et si, à l'époque où je l'ai connu, ses manières étaient rudes et son humeur farouche, c'est à ce qu'il avait souffert qu'il fallait l'attribuer; car on trouvait en lui ce fonds de bienveillance et de bonté qui appartient à la plupart des hommes.

C'était un beau loup de mer que Ben Brace, le meilleur matelot qui fût à bord, de l'aveu même de tous ses camarades, bien qu'il ne fût pas sans un ou deux rivaux. Il fallait le voir, à l'approche de la rafale, escalader les haubans pour carguer une voile de perroquet et laissant voir sur ses traits cette expression à la fois pleine de calme et d'audace qui semblait défier la tempête. Il était grand et bien proportionné, souple et nerveux plutôt que robuste, et avait la tête couverte d'une masse énorme de cheveux bruns; car il était jeune, et l'âge n'avait encore ni éclairci ni pâli cette chevelure opulente. Sa figure, hâlée par le vent et et le soleil était loyale et bonne, en dépit de sa rudesse, et, bien que ce fut étrange pour un marin, qui n'a guère le temps de se raser, il ne portait ni barbe ni moustache; il aimait, disait-il, qu'on eût la figure propre, et la sienne en fournissait la preuve.

(¹) Cordage amarré au bout de la vergue.

(²) Bouline, corde qui sert à tendre la voile et à la porter de côté pour courir dans la direction du vent.

(³) Cargues-fonds, cordes amarrées au bas de la voile.

RESUME.—A l'insu de ses parents, le jeune Will se fait engager comme mousse par le capitaine de « La Pandore ». Il s'aperçoit qu'il est tombé dans un milieu de brigands. L'équipage le traite durement.

Un statuaire aurait admiré la ligne hardie et pure de son cou, sa poitrine large et pleine, qui malheureusement, comme celle de tous les matelots, était défigurée par le tatouage; on y voyait, de même que sur ses bras nerveux, les hiéroglyphes que l'on rencontre en pareille circonstance : une ancre, deux cœurs réunis et percés d'une flèche, deux BB accompagnés de nombreuses initiales, et sur le côté gauche de la poitrine, une figure de femme grossièrement dessinée par des lignes de points bleus, ayant l'intention de représenter quelque Sallie aux yeux noirs, ou quelque Suzanne de la côte d'Angleterre.

Tel était mon ami Ben Brace, et voici à quelle occasion il devint mon protecteur.

Peu de temps après mon arrivée à bord, j'avais découvert avec surprise que plus de la moitié de l'équipage était composé d'étrangers. Cela m'étonna beaucoup; j'avais toujours pensé qu'un navire anglais était monté par des matelots nés dans les trois royaumes, et il se trouvait que les trois quarts des hommes de *la Pandore,* c'est ainsi qu'on appelait notre vaisseau, appartenaient à des nations différentes. Il y avait des Français, des Espagnols, des Portugais, des Hollandais, des Suédois, des Américains, des Italiens; on aurait dit que chaque peuple maritime s'était fait représenter, dans cette réunion de bandits, par le plus affreux sacripant qu'il eût pu trouver parmi ses membres. Des quarante individus qui formaient l'équipage de *la Pandore,* je ne fais d'exception qu'en faveur de Ben Brace et d'un Hollandais qui n'avait aucune malice, pauvre homme dont l'existence était bien malheureuse.



Il en vint un jour à me frapper au visage.

Au nombre des Américains était un nommé Bigman (¹), qui mérite une mention particulière. Son nom lui allait à merveille : c'était un homme gras et trapu, grossier de corps et d'esprit, au visage féroce, couvert d'une barbe qu'un pirate aurait pu envier. Du reste, j'ai su plus tard qu'elle appartenait effectivement à un écumeur de mer.

Bigman était d'humeur querelleuse, et, chaque fois qu'il trouvait moyen de chercher noise à quelqu'un, il n'y manquait jamais; c'était d'ailleurs un homme courageux, bon marin, et l'un des deux ou trois individus qui se partageait, avec Ben Brace, le droit de battre les autres et de redresser les torts. Il est inutile d'ajouter qu'ils étaient nécessairement rivaux, et que le préjugé national était au fond des sentiments qu'ils nourrissaient l'un contre l'autre. C'est à leur rivalité que je dus la protection de Ben Brace.

J'avais, sans le vouloir, fait quelque chose qui avait blessé l'Américain, je ne me rappelle plus à quel propos, mais c'était une bagatelle; toujours est-il que Bigman se tenait pour offensé et me faisait expier mon tort de mille manières. Il en vint un jour à me frapper au visage; Ben était présent; il sentit son cœur bondir en voyant cet acte de violence, d'autant plus cruel qu'il était immérité, et sautant de son hamac, où il se trouvait alors, il se précipita vers Bigman et lui appliqua sur le menton un coup de poing à la John Bull.

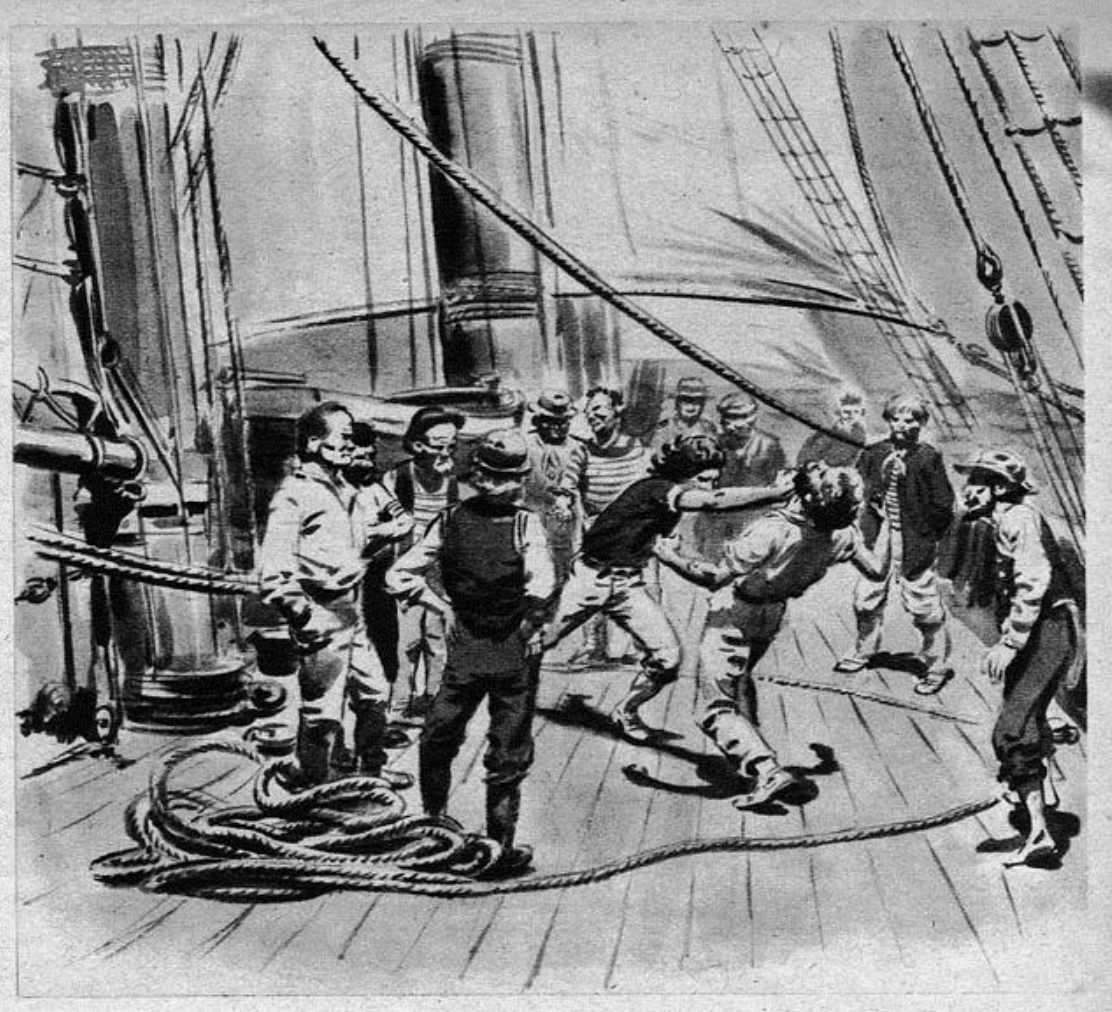
L'Américain chancela et vint tomber contre l'un des coffres qui se trouvaient derrière lui; mais, se remettant aussitôt, il monta sur le pont suivi de mon défenseur, et tous les deux boxèrent au milieu des matelots attentifs, pour lesquels ce combat était plein d'intérêt. Quant aux officiers, ils ne s'interposèrent ni les uns ni les autres. Le contremaitre s'approcha mais non pour empêcher la lutte, qui semblait au contraire

(¹) Gros homme.

lui offrir un spectacle assez divertissant; et le capitaine demeura sur le tillac, sans s'inquiéter de la manière dont tout cela finirait. Cette absence de discipline m'étonna bien un peu; toutefois, il se passait chaque jour d'autres choses surprenantes à bord de *la Pandore*, que je ne m'y arrêtai pas.

Le combat dura longtemps, mais il se termina comme il arrive toujours quand une partie de boxe est engagée entre un Anglais et un Américain : Bigman fut affreusement bourré de coups, et la partie de son visage qui n'était pas couverte de barbe devint d'un bleu noirâtre sous les poings fermés de son rude antagoniste; à la fin il tomba sur le pont comme un bœuf à l'abattoir, et fut obligé de reconnaître que son adversaire l'avait battu.

— Assez pour aujourd'hui, n'est-ce pas ? s'écria Ben en lui donnant le coup final. Eh bien, je te le dis, si tu touches encore l'enfant du bout des doigts, je t'en servirai plus du double; tiens-toi pour averti. Ce garçon-là est Anglais tout comme moi, et il en supporte assez de la part des autres sans être insulté par un fils de Peau-Rouge; souviens-toi de mes paroles. Et vous tous, tant que vous êtes, ajouta Ben en regardant ses camarades, ne le touchez pas, ou c'est à moi que vous aurez tous affaire.



Le combat dura longtemps...

Personne depuis lors ne porta plus la main sur le protégé de Ben; le châtiment de Bigman avait produit son effet, et mon existence devint plus tolérable. Toutefois mon nouvel ami, assez puissant pour mettre un frein aux brutalités de l'équipage, ne pouvait rien contre les officiers, et j'avais toujours le capitaine, le contremaître et le charpentier pour tourmenteurs.

CHAPITRE IV

Ma position, néanmoins, s'était bien améliorée; j'avais maintenant ma part entière de pâté, de lobscous, de plum-duff; je n'étais plus mis à la porte du gaillard d'avant, on me permettait même de dormir sur un coffre, et l'un des hommes de l'équipage, voulant gagner l'estime de Ben, me fit présent d'une vieille couverture; un autre me donna un couteau orné d'une ficelle en guise de chaîne, pour le suspendre à mon cou; bref, chacun y contribuant, je fus bientôt équipé, et grâce à l'influence du patronage de Ben, je ne manquai plus de rien.

Je ressentis une vive reconnaissance des brimborions qui m'étaient donnés, bien qu'ils me vinssent, pour la plupart, d'individus qui ne m'avaient épargné ni les coups de pied, ni les soufflets; mais je n'ai jamais eu de rancune, et, dans l'isolement où je me trouvais alors, il m'était bien facile de pardonner à ceux qui me faisaient quelques avances; j'avais d'ailleurs beaucoup souffert de la privation des objets dont on venait de me faire cadeau, et je ressentais une joie réelle d'en être enfin pourvu. On ne s'embarque jamais sans vêtements de rechange; on est muni d'assiettes, d'un couteau, d'une fourchette, d'un gobelet, en un mot, de tout ce qui est nécessaire; mais, dans l'empressement que j'avais mis à fuir la maison paternelle, je n'avais pas songé à me pourvoir d'aucun des objets les plus indispensables; j'étais parti les mains vides, sans même emporter de chemise.

J'avais donc été dans un affreux embarras jusqu'au moment où Ben Brace avait battu mon agresseur, et changé ma position par le patronage qu'il m'avait accordé; aussi lui en avais-je une profonde gratitude. Mais bientôt un nouvel incident accrut ma reconnaissance plus que je ne saurais vous le dire, et parut augmenter l'affection que mon protecteur ressentait à mon égard.

L'incident que je vais raconter avait souvent eu lieu avant que j'en fusse le triste héros, et probablement il se renouvellera jusqu'à ce que des lois plus sages aient réglé le service de la marine du commerce, et posé des limites au pouvoir trop absolu dont jouissent aujourd'hui les capitaines des vaisseaux marchands.

L'une des choses les plus pénibles pour celui qui débute dans la carrière maritime est l'obligation où il se trouve de monter en haut des mâts. Si le capitaine avait la moindre bienveillance, il permettrait au novice de vaincre peu à peu le vertige dont il est saisi en gravissant les haubans, et commencerait par ne l'envoyer qu'aux étages inférieurs, tout au plus au mât de hune; il lui donnerait le temps d'habituer ses mains et ses pieds aux cordages qui doivent lui servir d'appui, et le laisserait passer un certain nombre de fois par le trou du chat, au lieu de le forcer à descendre par les haubans de revers.

La pratique ne tarderait pas à le délivrer du vertige; et, lui interdisant alors le passage du trou du chat, on l'enverrait par degrés jusqu'au perroquet volant de la pomme de girouette, sans qu'il y eût pour lui ni terreur ni péril; c'est ainsi que, du reste, agissent les capitaines qui ont une certaine humanité.

Mais, hélas ! il y en a bien peu qui soient assez bons ou assez prudents pour y songer. Que de pauvres élèves, en mettant le pied pour la première fois sur le pont du navire, sont envoyés aux grandes vergues de perroquet, plus haut encore, s'il est possible ! et combien d'entre eux ont été victimes de cet ordre cruel, qui, dans tous les cas, les soumet à une affreuse torture !

Quinze jours s'étaient écoulés depuis mon départ de la terre ferme, et le capitaine ne m'avait pas encore adressé le mot *aloft* [1]. Si j'avais escaladé les premiers haubans, c'était moi qui l'avais bien voulu, parce que j'avais le désir de m'habituer à grimper aux cordages; avant de monter sur *la Pandore*, je n'avais jamais dépassé les branches de nos pommiers, et je comprenais la nécessité d'apprendre le plus tôt possible à me mouvoir avec aisance au milieu de tous les agrès du navire.

Malheureusement, je n'avais pas eu l'occasion d'exercer ma bonne volonté; une ou deux fois j'avais grimpé aux enfléchures, et, passant par le trou du chat, j'étais arrivé jusqu'à la grande hune, expédition qui m'avait paru assez glorieuse, car le vertige m'avait saisi plus d'une fois pendant que je l'accomplissais; j'aurais poussé plus loin mon escalade, mais la voix du capitaine ou celle du contremaître m'avait toujours rappelé sur le pont, où ils m'ordonnaient, en jurant, de frotter leur cabine, de nettoyer le tillac, de cirer leurs bottes, ou de me livrer à quelque autre occupation du même genre.

(A suivre.)

[1] En l'air !

Illustrations de P. Cuvelier.
Traduction d'Henriette Loreau.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ


Toi pas regarder de ce côté... Toi rattacher lacet de ton soulier...


Moi savoir où être homme que toi chercher... Toi acheter armes et venir demain, lever du soleil, au pont de l'Inca... Moi te conduire... Toi compris?... Pont de l'Inca, lever du soleil... Toi partir, maintenant, vite!...




C'est inouï! Voilà un guide qui nous tombe du ciel!


Et si c'était un piège?


Toi écouter moi, señor...
?

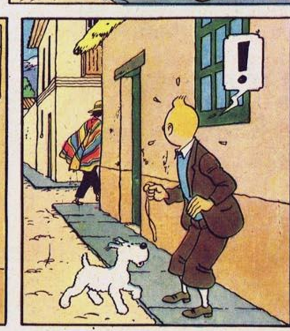

Moi t'avoir vu prendre défense petit Indien... Toi très bon... Toi très courageux...
Euh... Je... Qui êtes-vous?

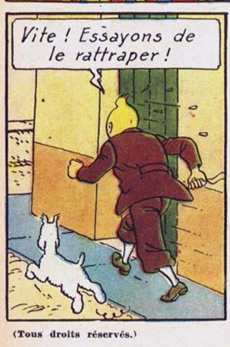

Moi te donner bon conseil... Toi pas partir à la recherche de ton ami, sinon toi courir beaucoup dangers...
Comment le savez-vous?


Moi savoir, señor... Toi te souvenir wagon détaché... Toi avoir eu beaucoup chance, cette fois-là... Mais toi pas toujours avoir chance... Toi écouter moi: toi pas partir...
Moi remercier toi, mais moi partir tout de même!


Très dommage pour toi... Mais puisque toi vouloir partir quand même, toi prendre ceci: très bon, écarter danger...


Une petite médaille... Et puis alors, qu'est-ce que...


!


Vite! Essayons de le rattraper!


Ça, par exemple!... Il a disparu!...


Tant pis!... Viens, Milou, allons retrouver le capitaine... Il sera bien surpris quand il saura ce que nous avons à faire demain...


Le lendemain, à l'aube...
Eh bien mille sabords! où reste-t-il celui qui devait nous conduire?
HERGÉ


Lui pas pouvoir venir, señor... Lui malade...
!
!

(A suivre.)



L'ÉLÉPHANT
n'oublie jamais
Conte d'Edison MARSHALL

(Suite et fin.)

D'ABORD les assistants regardèrent en silence; mais à mesure que la bataille devenait plus ardente, ils commencèrent à grogner et gronder, à esquisser des pas en avant ou en arrière, à piétiner les broussailles.

Ahmad Din aurait bien voulu que son keddah fût achevé, car jamais ne se présenterait meilleure occasion de cerner le troupeau qu'à l'heure actuelle, où les géants assemblés oubliaient tout en dehors de cette bataille monstrueuse.

Les deux combattants étaient admirablement appariés. Le patriarche savait mieux se battre et connaissait plus de feintes, mais ne possédait ni la force ni l'agileté de Muztag. Le crépuscule avancé fit place à la nuit profonde et les étoiles se levèrent au-dessus des montagnes orientales.

D'abord le grand chef eut le dessus mais, à l'approche de l'aurore, les mâles commencèrent à s'apercevoir que le combat changeait d'âme. La victoire penchait vers Muztag, séduite par l'adresse et la force irrésistible de la jeunesse. Les ruées du patriarche s'affaiblissaient de plus en plus. Il restait encore capable d'infliger des bourrades, et le cuir des adversaires était en triste état, mais il ne pouvait plus saisir les occasions avec promptitude. Alors Muztag prit une initiative qui rassura les vieux mâles sur son habileté et sa ruse. Ainsi qu'un pugiliste feint de se découvrir pour attirer son rival à sa portée, il fit semblant d'exposer aux coups sa vaste épaule. Le vétéran se laissa prendre au piège : il se rua droit devant lui, et Muztag le reçut sur ses défenses polies.

Après quoi les événements se déroulèrent plus vite que ne pouvaient les suivre les yeux des éléphants. Ils virent seulement le gros mâle s'abattre et Muztag se dresser au-dessus de lui. La bataille était terminée.

Le grand chef, sérieusement blessé, s'enfonça à reculons dans les ténèbres de la jungle, baissant la trompe en signe de défaite. Et le cercle s'élargit de nouveau autour du géant aux yeux rouges dont la peau n'était plus blanche, mais qui se redressait pour proclamer aux astres sa fanfare de triomphe.

A trois reprises, le salut des éléphants retentit dans le silence de la jungle, acclamant à toute volée le nouveau roi. Muztag venait de faire valoir ses droits héréditaires.

★

La construction du traquenard s'acheva enfin. C'était une vaste redoute en fortes palissades dont la gorge, assez large, était munie d'une sorte de herse; en avant de cette porte les palissades s'évasaient en deux grandes ailes. Les chasseurs avaient entouré le troupeau et, au cours de longues journées, l'avaient adroitement rabattu vers l'entonnoir du piège. Ils portaient des fusils chargés de cartouches à blanc, et des torches prêtes à s'allumer. A un signal donné ils devaient rapidement se resserrer autour de la bande, l'effrayer et la pousser vers la large gueule du keddah.

— Il nous faudra des braves à l'extrémité des ailes du keddah, déclara Ahmad Din.

Et il disait vrai. Les hommes postés aux abords du piège sont les plus exposés à être attaqués et foulés aux pieds. Le troupeau affolé se montre parfois plus disposé à rompre le cercle de ses ennemis qu'à s'aventurer dans l'entonnoir.

— Pour deux roupies de plus, je me tiendrai à l'une des ailes, proposa le vieux Langur Dass.

Ahmad Din jeta un coup d'œil à l'homme, vit ses yeux brillants et puis le regarda plus attentivement et essaya en vain de lire la pensée cachée derrière.

— Tu est fou, Langur Dass ! déclara-t-il étonné. Mais tu te tiendras derrière les hommes postés à l'aile droite pour leur passer des torches. J'ai dit !

Moins d'une heure plus tard, retentit le signal : Mail ! Mail ! (Allez, allez) et commencèrent les dernières péripéties de la chasse.

Les torches se démenaient, la pétarade éclatait de toutes parts, les cris des rabatteurs redoublaient de sauvagerie. Les indigènes resserraient leurs rangs et chassaient les animaux devant eux...

Muztag avait perdu toute autorité sur ses congénères. A leur tête courait le vieux chef vaincu par lui et vers lequel ils se retournaient en cette heure critique. La danse des torches s'accélérait, le cercle des rabatteurs se refermait, les issues possibles se rétrécissaient. La gueule du piège bayait devant eux.

— Réussirais-je, dieux de la jungle ? murmurait aux forêts le malingre vieillard posté à l'aile du keddah. Te sauverai-je, ô Muztag ?

— Serrez les rangs, serrez les rangs ! criait Ahmad Din à ses rabatteurs, Dépêchez-vous, pourceaux de montagnards ! Hurlez à pleins poumons ! Allez ! Aïhaï !

Arrivés à la hauteur des palissades, les éléphants, arrêtés un instant, piétinaient sur place; les cris des rabatteurs redoublèrent. Un seul de toute la bande semblait se rendre compte du péril : Muztag lui-même, qui du premier rang avait passé au dernier. Il se retourna, la trompe haute, face aux rabatteurs : il n'aperçut, hélas ! aucune brèche dans la longue ligne.

Le troupeau commença de se remettre en route entre les ailes de sa prison. Le cercle de feu se rapprochait toujours. Alors Muztag, se sentant incapable de rompre ce cordon de flammes, laissa tomber sa trompe. Il se retourna lui aussi vers l'entonnoir du piège.

A cet instant même, une forme brune s'élança vers lui de l'extrémité d'une aile. Une voix l'appelait, une voix connue jadis et qu'il distingua au-dessus du caquetage des rabatteurs.

— Muztag ! criait cette voix, Muztag !

Ce ne fut pas ce nom qui lui fit tourner la tête. Un éléphant ne comprend pas les mots, à part quelques sons élémentaires comme ceux que peut retenir un cheval ou un chien. Ce fut plutôt l'odeur de l'homme et le son de sa voix qu'il identifia après tant d'années. Car un éléphant n'oublie jamais.

— Muztag ! Muztag !

Alors, l'animal le reconnut. Il se rappela ce seul ami entre tous les êtres humains qui l'entouraient dans son jeune âge, l'unique mortel qui lui eût témoigné quelque amitié et auquel il avait donné la sienne en retour.

— Des torches ! hurlèrent les hommes postés au coin de l'aile. Encore des torches ! Où donc est Langur Dass ?

Mais au lieu d'apporter des torches pour effrayer la bête et aider les hommes, Langur Dass s'élança de derrière un arbre et se mit à frapper sur les têtes humaines à grands coups d'un bambou sifflant : il dispersa les rabatteurs pris de panique, sans cesser de crier :

— Muztag ! Mon vieux Muztag ! Voici une brèche ! Viens, Muztag !

Muztag obéit. Levant sa trompe et sonnant sa trompette, il se précipita comme une avalanche, suivi de Langur Dass. Sur les traces de l'homme courait Ahmad Din, furieux, un couteau à la main.

Mais il n'était pas écrit que ce couteau entrerait dans la chair de Langur Dass. L'éléphant n'oublie jamais, et Muztag était le roi de sa race. Il se retourna, fit deux enjambées et frappa de la trompe. Ahmad Din fut balayé comme une paille au vent.

Un instant, l'éléphant et le vieillard se trouvèrent face à face. A leur gauche, la herse de la redoute s'abattait derrière le troupeau. Le colosse demeurait immobile, la trompe légèrement dressée. L'homme à longs cheveux qui venait de le sauver, les bras levés, ne bougeait pas davantage.

La scène rappelait une de ces vieilles légendes du temps lointain où la fraternité règnait entre hommes et bêtes, une de ces visions d'un autre âge qui reviennent parfois hanter les rêves humains.

Langur Dass parla :

— Emmène-moi avec toi, Muztag ! Roi des montagnes ! Ni toi ni moi n'appartenons au monde. A nous la jungle et la pluie, le silence et le frais contact des rivières ! Nous sommes frères, Muztag !

L'éléphant tourna lentement la tête et jeta un regard méprisant sur le groupe des rabatteurs qui s'avançaient vers Langur Dass.

— Emmène-moi ! supplia le vieillard. Tu n'as plus de troupeau à conduire !

Muztag sembla comprendre la prière de cet homme que, maintes fois, au temps de sa captivité, il avait soulevé sur ses larges épaules. Il n'avait jamais oublié son ancienne amitié pour Langur Dass. Les souvenirs de l'éléphant sont indélébiles.

Celui qui le suppliait de cette façon était, ainsi que lui-même, un être de la jungle, et au fond de son cœur le roi des animaux l'avait toujours reconnu pour un frère. D'un mouvement aisé de sa trompe, il le posa doucement sur son épaule.

Et la vaste jungle, mystérieuse et tranquille, se referma sur eux.

le coin des timbrés

LES BELLES LEGENDES

TYL UILENSPIEGEL

VOICI une légende de notre Flandre. Il s'agit du héros d'un roman de Charles de Coster, intitulé : « La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Uilenspiegel, aux Pays de Flandre et d'ailleurs ». Tâchons de dégager de ce livre de quoi nous faire une idée suffisante du caractère de notre personnage. Au XVIe siècle, sous le règne de Philippe d'Espagne, le charbonnier Claes, père d'Uilenspiegel, fut brûlé sur un bûcher. Son fils qui, jusqu'à ce moment, n'avait été qu'un joyeux compère, insouciant et paresseux, jura de venger à sa façon la mort de Claes. Il fut aidé dans sa tâche par sa fiancée Nele et par son compagnon Goedzak, comme lui, bon vivant. Dans le livre qui nous rapporte les nombreuses aventures du farceur, relevons les scènes les plus intéressantes. Il voulut un jour prouver qu'il savait voler; la foule s'assembla mais lui, du haut d'un toit, se moqua des spectateurs en leur déclarant que pour voler il ne lui manquait que les ailes. Il trompa un boulanger en gâchant sa farine, un directeur d'hospice en faisant fuir tous les malades. Il se fit même passer un jour pour un grand peintre dont les œuvres ne pouvaient être vues que par ceux qui étaient parfaitement purs : il ne s'en trouva point ! Il alla jusqu'à tourner en ridicule les professeurs d'une célèbre université en leur posant des questions subtiles ou insolubles. Il jura d'apprendre à lire à un âne et, naturellement, celui-ci parvint à dire : i et a.

Bref, il s'est moqué de la société en exploitant les défauts de tout le monde, et cela avec beaucoup d'esprit...

Le timbre qui le représente dans la série des légendes belges est le No 656.

FR. DEPIENNE.



MELI-MELO

LE SAVIEZ-VOUS !

PEUT-ETRE vous êtes-vous déjà demandé d'où venait le nom de « gazette » que l'on donne communément aux journaux ! Voici :

Lorsque les premières feuilles d'information parurent à Venise, elles coûtaient une « gazetta ». Il s'agissait d'une pièce de monnaie de cuivre, spéciale à la cité des doges. Le nom de gazetta fut appliqué au journal que la monnaie permettait d'acquérir, et peu à peu, s'est transformé en notre moderne « gazette ».



QUAND on dit que quelqu'un est tombé de Charybde en Scylla, pour signifier qu'il n'a évité un danger que pour se jeter dans un autre, on fait appel à un souvenir mythologique. Charybde et Scylla sont deux gouffres marins du détroit de Messine. (Aux yeux des Anciens, il s'agissait de deux monstres dont les remous mettaient les navires en péril). Depuis longtemps le passage n'est plus considéré comme dangereux, mais la locution, elle, a survécu.



BARTHELEMY THIMONNIER était un petit mécanicien de village qui ne rêvait que d'inventions mirobolantes. Il en vint, un jour d'illumination, à créer une machine qui permettait de coudre sans le concours des mains. Mais personne ne le prit au sérieux. Il fallut attendre qu'un grand Monsieur de Paris passât par là. Le visiteur amena à Paris machine et inventeur, et fonda, en 1831, la première usine de machines à coudre. Cet engin sensationnel permettait de fabriquer en série des robes à bon marché. Devant son succès, les tailleurs, pris de peur et ne voyant en Thimonnier qu'un rival dangereux, vinrent en masse attaquer l'usine et brûlèrent ce qu'elle contenait. Le pauvre inventeur retourna dans son village où il mourût, en 1857, dans la plus grande misère.



NOS PETITS JEUX.

NOUS vous donnons ci-dessous 4 proverbes dont on a mélangé les fragments. Pouvez-vous les rétablir dans leur version originale ?

Un sot trouve toujours un plus petit que soi.
Faute de grives, on se mouche.
On a souvent besoin d'un plus sot qui admire.
Quant on se sent morveux, on mange des merles.

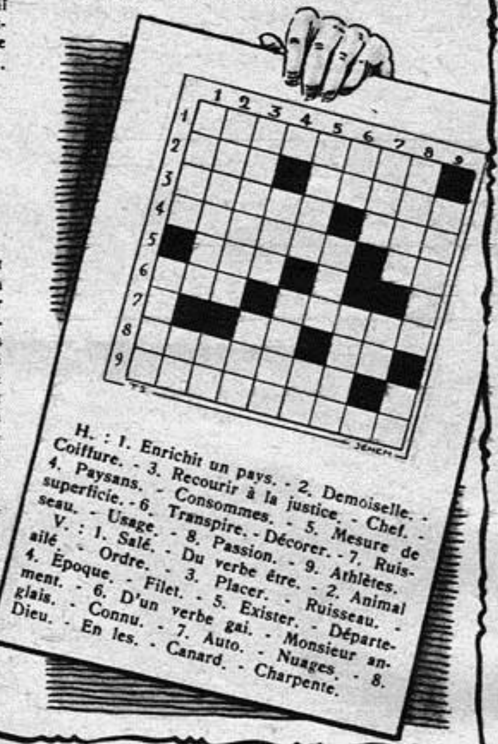
■ ■ ■ ■ □ □ □ □

VOUS avez sous les yeux 4 carrés blancs et 4 carrés noirs. Pouvez-vous, *en 4 coups* réaliser une nouvelle disposition où les carrés noirs et blancs seront alternés. Il n'est permis de déplacer, à chaque coup, que deux pièces.

Résultats des problèmes parus dans le No 17.

LE valet de chambre ment. Personne n'est capable de placer une enveloppe entre les pages 53 et 54 d'un livre !

Qui a dit :
— Louis XVI !
— Col. Stanton (U. S. A.) !
— Virgile — La Fontaine !



LA LEGENDE DU BON CHOCOLAT "Côte d'Or"









En tête chevauchait S. M. Pincevinasse lui-même. Il était juché sur une haridelle décharnée. Son allure était fort martiale...

La douceur et les beautés du... pays de Cocagne n'émouvaient point les Grognons qui, impitoyablement, saccageaient tout sur leur passage.

Ils piétinaient rageusement les tartes, exécutant avec leur sabre de profondes entailles dans les saucissons et répandant du pétrole dans la confiture.

Bientôt ils atteignirent les abords de la ville heureuse du... roi Bonbon. Les paisibles citoyens, alertés mais ignorants de l'art de la guerre, les virent s'approcher, du haut de leurs murs en sucre candi.

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY



















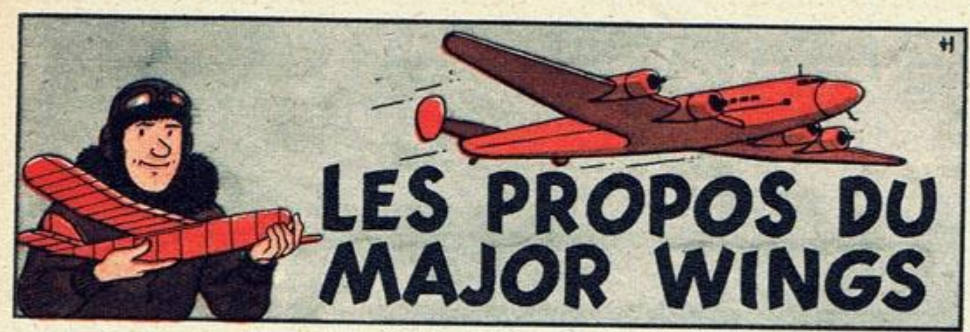








(A suivre.)



Je vous ai parlé du danger de la perte de vitesse en avion. Un lecteur me pose cette question : « Comment un planeur, sans moteur, n'est-il pas en perte de vitesse dès qu'il n'est plus entraîné par le cable ? »

C'est une question intelligente que beaucoup d'autres lecteurs auront dû se poser également, et qui mérite des explications.

Nous allons, si vous le voulez bien, faire une double comparaison, c'est-à-dire ramener l'avion à la motocyclette, et le planeur au vélo, en supposant que le cycliste ait perdu sa chaîne et ne puisse plus pédaler.

La moto va pouvoir conserver sa vitesse, et son moteur lui permettra, non seulement de rouler en terrain plat, mais encore de monter de fortes côtes; c'est comme l'avion qui s'élève, monte et voyage, tiré par son hélice.

Par contre, le cycliste dont la chaîne casse brusquement va perdre sa vitesse et, finalement, arrêté, devra descendre de son vélo. Ce serait le cas du planeur qui, décroché, se mettrait en perte de vitesse. Mais si le cycliste au moment où se produit l'accident se trouve précisément au sommet d'une côte, il peut diriger son vélo pour descendre la pente. Il va même, en descendant, accélérer sa vitesse qui pourra devenir très importante et lui permettre, avec l'élan acquis, de parcourir un morceau de route plane, ou même de remonter une petite côte; arrivé au sommet de cette dernière, il est possible qu'il trouve encore une descente plus ou moins longue, lui permettant de parcourir encore quelques kilomètres. Pour le planeur, c'est la même chose, avec cette différence pourtant, que le pilote n'a pas à se demander s'il va ou non trouver une descente. Dès qu'il est décroché, le planeur doit se mettre en descente afin d'acquérir et de conserver une vitesse suffisante pour continuer à voler. Il peut se maintenir dans les meilleures conditions de plané, et descendre ainsi, régulièrement, à la vitesse la plus faible permise par les qualités de son planeur. Par contre, il peut piquer plus fort et acquérir ainsi une grande vitesse qui lui permettra un assez long vol horizontal. Il pourra même, avec un bon élan, remonter à une certaine hauteur, inférieure cependant à la hauteur initiale d'avant le piqué. Et c'est en acquérant de la vitesse par les piqués que d'habiles pilotes arrivent même à faire en planeur un certain nombre d'acrobaties que vous pourriez croire réservées aux seuls avions de chasse munis de puissants moteurs.

Vieil habitué que je suis aux vrombissements des moteurs, je sais combien sont impressionnants pour le public les piqués et les chandelles des chasseurs de 1.000 C.V., les rase-mottes assourdissants et les passages d'escadrilles en formation impeccable. Mais ce n'est rien en comparaison des évolutions gracieuses des grands planeurs acrobatiques. Tels d'énormes mouettes aux ailes paralysées, ils piquent, remontent et virent dans un silence complet et impressionnant, et semblent parfois s'immobiliser dans l'espace tant leur vitesse est réduite lorsqu'ils volent contre le vent. Puis ils atterrissent après une superbe glissade, frôlant l'herbe de la plaine sur des dizaines de mètres, pour s'immobiliser enfin, nonchalamment appuyés sur une aile...

Jean TIM, Bruxelles. — Tous les avions peuvent planer. Mais plus ils sont chargés par rapport à la surface de leurs ailes, moins longtemps ils planent.

Je ne comprends pas très bien ta seconde question. L'éclatement des obus de D.C.A. autour des avions forme beaucoup de petits nuages de fumée qui, poussés par le vent, constituent parfois de longues traînées noirâtres.

Freddy HUGGENBERGER. — Il n'y a que la Sabena comme ligne commerciale belge. Tu peux donc t'adresser à cette société pour connaître ses conditions d'admission.

Adresse : SABENA, rue Royale, Bruxelles.

M. FONTAINE, Liége. — C'est exactement comme tu le penses, j'ai d'ailleurs donné les explications nécessaires dans une précédente chronique sur l'hélicoptère.

VOET, Courtrai. — L'avantage de l'hélice tripale est d'être moins encombrante en diamètre, pour une même puissance. Mais sa difficulté de construction empêche qu'on l'emploie en modèles réduits. Un modèle de petite dimension exige généralement d'être lancé à la main. Mais un bon modèle, d'une soixantaine de centimètre d'envergure, doit pouvoir décoller tout seul d'une surface plane (ciment, plancher, etc...). L'« Hurricane » a environ douze mètres d'envergure.

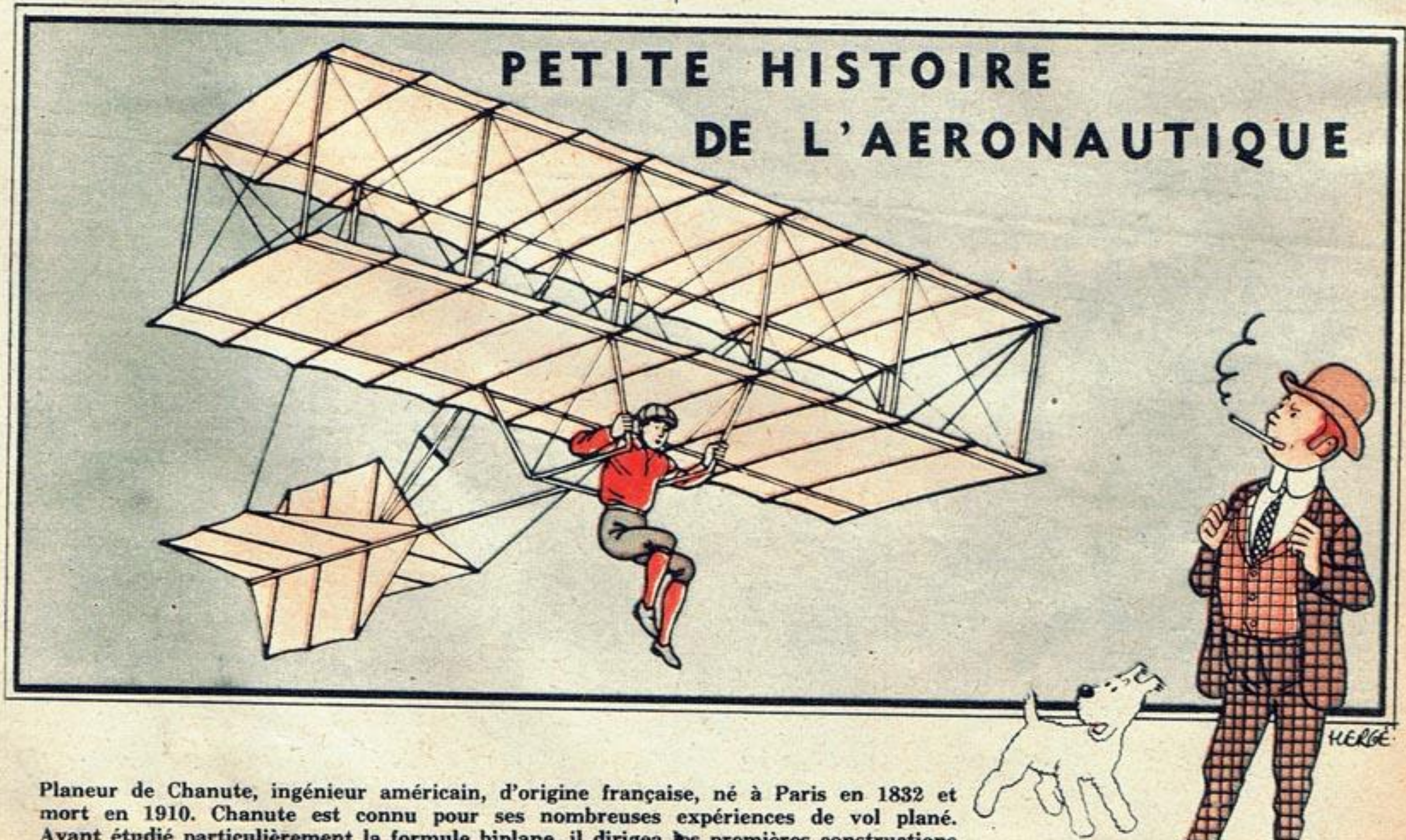
DE NUTTE. — Les flotteurs des hydravions sont construits comme de légers bateaux complètement couverts; ils sont en bois ou en aluminium.

Jean DE DOBBELERRE, Schaerbeek. — Les pays gardent secrètes, pendant un certain temps, les caractéristiques de leurs nouveaux avions, principalement en ce qui concerne les types militaires.

Officiellement, le « Gloster Meteor », à réaction, a dépassé 990 kilomètres à l'heure. On parle d'avions américains nouveaux qui seraient plus rapides, mais leur vitesse aux essais n'a pas encore été révélée.

René VLEMINCQ, Namur. — J'ai expliqué, dans une précédente chronique, comment les avions, plus lourds que l'air, peuvent voler.





Planeur de Chanute, ingénieur américain, d'origine française, né à Paris en 1832 et mort en 1910. Chanute est connu pour ses nombreuses expériences de vol plané. Ayant étudié particulièrement la formule biplane, il dirigea les premières constructions et les essais des biplans des frères Wright.



TEDDY BILL

DEFENSEUR DES FRONTIÈRES

PAR LE RALLIC

























Le Tour du Monde de Monsieur Cook



CHACUN sait, aujourd'hui, qui a découvert l'Amérique, et conserve à la mémoire l'odyssée magnifique de Christophe Colomb.

Il n'en va pas de même pour la suite d'aventures extraordinaires qui permit au monde civilisé de conquérir l'Australie.

L'existence de ce vaste continent était connue depuis le début du XVII[e] siècle. Quelques navigateurs hollandais, dont Jansoon et Tasman, y avaient abordé mais ils n'avaient eu ni le temps ni la possibilité matérielle de l'explorer, de sorte qu'il demeurait fort mystérieux. C'est la raison pour laquelle, en 1726, le grand romancier anglais Jonathan Swift, auteur des « Voyages de Gulliver », a pu, sans faire crier à l'invraisemblance, situer le royaume des Liliputiens dans un lieu qui correspond au Lac Torrens (Sud de l'Australie). La véritable découverte de cette immense terre est due à James Cook.

Non, ne vous méprenez pas !... Ce n'est pas le Cook dont il s'agit ici, qui fonda les célèbres agences de voyages dont vous avez tous entendu parler, mais on pourrait difficilement trouver une rencontre de noms plus heureuse que celle-là. Cook est un voyageur né; il a sillonné la plupart des mers du monde. Ce gentleman maigre, d'aspect plutôt chétif mais doué d'une énergie surhumaine et d'un cerveau remarquablement lucide, exerçait sur ses équipages un prestige qu'il devait moins à son autorité naturelle qu'à ses éminentes qualités de marin et d'organisateur. Il se montra toujours soucieux d'assurer le bien-être et l'hygiène à bord de ses navires. Sa bienveillance et son esprit de justice étaient légendaires. Envers les indigènes, avec lesquels ses voyages le mirent en contact, il fit preuve d'une loyauté et d'une humanité qui contrastaient heureusement avec l'attitude de ses devanciers. Ajoutons que si l'homme était diantrement sympathique le navigateur, lui, était incomparable.

Après qu'il eut fait ses preuves de pilote dans l'embouchure du Saint-Laurent (Canada) et manifesté d'une manière éclatante ses mérites de cartographe et d'astronome lors d'une expédition à Terre-Neuve, l'amirauté britannique le choisit pour commander la mission géographique qui partit en 1768 de Plymouth. Elle avait pour tâche de résoudre, une fois pour toutes, l'énigme du légendaire continent austral.

Le navire de Cook avait été baptisé « Endeavour » (c'est-à-dire « Effort »).

Un peu moins d'un an après avoir quitté les rivages de l'Angleterre, Cook atteignit l'île enchantée de Tahiti, dans les mers du Sud, que Wallis et Bougainville avaient déjà découverte. Il mit à profit les quelques semaines de son séjour parmi les indigènes pour s'attirer la confiance d'un sorcier nommé Toupaïa. Ce Toupaïa jouissait parmi ses compatriotes d'une grande renommée de savoir; il parla au navigateur d'un immense continent, presque inexploré, qui « dormait » à des centaines de milles à l'Ouest de l'île.

Cook se mit en route. Après plusieurs mois de voyage, il constata sur la mer des touffes d'herbes flottantes et dans le ciel, des vols d'oiseaux terrestres. Tout cela indiquait l'approche du but. Et, en effet, il ne tarda pas à rencontrer l'île nord de la Nouvelle Zélande, où les Maoris, population cannibale, l'accueillirent assez fraîchement. Mais Cook ne s'obstina point. Il poursuivit son chemin et découvrit quelques semaines plus tard la pointe Sud-Est de l'Australie (Cap Everard). Il remonta lentement, le long des côtes, jusqu'au Cap York en n'évitant le naufrage à l'intérieur de la grande barrière des rochers coralliens que par des manœuvres d'une déconcertante habileté.

Le 28 avril 1770, il avait débarqué sur une côte haute et boisée, si merveilleusement fertile en plantes de tous genres, qu'il la baptisa « Botany Bay ». C'est là que s'élève actuellement la ville moderne et industrielle de Sydney.

Les hommes d'équipage, profitant de la liberté que leur laissait leur chef, s'aventurèrent plus d'une fois à l'intérieur des terres et il leur ariva quelques aventures assez pittoresques. Comme l'un d'eux cherchait des choux caraïbes non loin d'une forêt sauvage, il se trouva soudain nez à nez avec trois indigènes qui faisaient cuire un quartier de viande. Bien qu'il fût sans armes, il eut la présence d'esprit de ne pas s'enfuir. Il s'assit près du feu et offrit son couteau aux sauvages. C'était le seul présent qu'il eut sur lui. Les indigènes examinèrent l'objet avec beaucoup de gravité, puis le lui rendirent. Après quoi, ils le considérèrent lui-même très attentivement et, s'étant convaincus que son corps était identique au leur, ils le traitèrent correctement et l'accompagnèrent pour le remettre sur la bonne route, car ils savaient fort bien d'où il venait. On apprit plus tard que ces indigènes étaient de réputés anthropophages.

Un autre jour, quelques matelots entrevirent, non loin de la côte, un animal étrange qui exécutait des bonds inattendus.

— What is it ? (Qu'est-ce que c'est ?) demandèrent-ils aux Australiens.

Mais ne comprenant pas l'anglais, ceux-ci interrogèrent à leur tour les matelots :

— Kan gou rou ?... (c'est-à-dire : Que dites-vous ?)

Les braves marins prirent cela pour une réponse et s'en allèrent, répétant :

— C'est un kangourou !... C'est un kangourou !

Le mot, bien entendu, est resté.

Après avoir passé deux ans en Australie, Cook repartit pour l'Angleterre. Mais la série de ses voyages était loin d'être terminée. Il voulait s'assurer si l'hémisphère austral n'était qu'une immense nappe d'eau et s'il ne renfermait pas, comme le croyait la géographie de l'époque, un sixième continent. Au cours des randonnées qu'il fit encore à travers le Pacifique, il découvrit des îles innombrables, dont la plus célèbre est l'archipel des Hawaï. Il raconte lui-même qu'en arrivant en Angleterre, après sa deuxième expédition, l'équipage fut saisi d'un grand effroi... rétrospectif, en s'apercevant que la navigation au milieu des récifs qui entourent Java avait réduit la coque du bateau, sur la longueur de presque toute la quille, à l'épaisseur d'une semelle de soulier !...

C'est dans l'île Hawaï elle-même, que Cook trouva la mort, au cours d'un incident ridicule. Un de ses matelots ayant été fait prisonnier par les indigènes pour des raisons inconnues, il descendit à terre avec quelques hommes d'équipage et voulut, par mesure de représailles, s'emparer du chef de la tribu. Son intention était de le retenir comme otage jusqu'à ce que le prisonnier eut été libéré. Les Hawaïens se trompèrent-ils sur son dessein? Toujours est-il qu'une rixe éclata entre marins et indigènes, au cours de laquelle Cook tomba mortellement atteint.

A l'endroit même où il périt, s'élève aujourd'hui un monument commémoratif rappelant à la postérité les qualités héroïques de ce magnifique marin.



OR, LE PAPIER QUE LE SERGENT RAPPORTE, N'EST AUTRE QUE CELUI QU'ISMAIL A LAISSE ECHAPPER ALORS QU'IL S'EMPARAIT DES DOCUMENTS...

— VOICI, COLONEL.







—. COLONEL, LES FUGITIFS, A BORD D'UN BLINDE DONT ILS SE SONT EMPARES AU COL DE CHEMMA, ONT INCENDIE, CETTE NUIT, LA STATION DE RAVITAILLEMENT S. 17 ET DETRUIT UN AUTRE BLINDE QUI ESSAYAIT DE S'OPPOSER A LEUR FUITE. AUX DERNIERES NOUVELLES...

— ACHEVE !...













(A suivre.)